

## Virus, confinement et télétravail

### Le vécu des profs

Laurent Vande Putte (professeur)

Ce n'était plus vraiment une surprise, à ce stade : on le sentait venir. Mais on avait encore beaucoup de mal à y croire. Ce jeudi soir-là, les plus courageux d'entre nous ont veillé tard pour recevoir, en direct de la conférence de presse du Conseil National de Sécurité, la confirmation de cette nouvelle hallucinante : les écoles seront bel et bien fermées à partir de lundi. C'est comme si la terre avait soudain tremblé sous nos pieds.

Le lendemain, l'institut avait des allures de Titanic dont les passagers affolés couraient dans tous les sens comme des poulets sans tête, tentant d'emporter l'essentiel avec eux, se percutant dans les couloirs, criant des consignes dans un magma de panique, de mauvaise humeur, d'optimisme et d'encouragements, fuyant le navire avant qu'il ne coule. Il ne manquait que la petite chansonnette de Céline Dion, mais ce fléau-là nous a fort heureusement été épargné – Mme V. s'est portée volontaire mais nous l'avons bâillonnée et ligotée (d'ailleurs, une angoisse soudaine, au moment d'écrire ces lignes neuf semaines plus tard : quelqu'un a bien pensé à la libérer avant qu'on ne mette la clef sous le paillason ?).

C'est donc un vendredi 13 que nous ne sommes pas près d'oublier. Les photocopieuses non plus, d'ailleurs, elles qui ont soudain frisé le burn-out – deux d'entre elles, nous dit-on, souffrent aujourd'hui de stress post-traumatique. Dans l'urgence, certains enseignants n'avaient pas hésité à passer leur nuit à concevoir un maximum de dossiers d'exercices et d'activités à soumettre à leurs classes pour les lancer dans les premières journées de cette phase étrange, de cette situation inédite, de ce que beaucoup assimilent déjà au début d'une ère nouvelle.

Quelques heures plus tard, nous avons regardé nos élèves s'éloigner en traînant derrière eux un cartable et plusieurs sacs poubelles remplis de manuels, de dictionnaires, de classeurs et des quelques syllabus inédits distribués en urgence, nous les avons salués d'un petit geste souriant mais crispé, comme ces familles sur le quai d'une gare dans les vieux films, qui regardent leurs jeunes partir à la guerre. Nous sommes rentrés chez nous, abasourdis, et nous avons enfin mesuré l'énormité de la situation. Une sorte de frisson collectif nous a parcourus, une vague de consternation, d'inquiétude, d'angoisse, qui se résumerait en une question : « Et maintenant ? ».

Ça n'a pas duré longtemps. Il existe une caractéristique inhérente à notre profession qu'on ne relève pas souvent mais qui tient quasiment du superpouvoir : un prof, ça rebondit. Jusqu'alors, si un sondage avait demandé d'établir la liste des métiers où il est impossible de « télétravailler », l'enseignement se serait certainement hissé très haut dans le palmarès. Pourtant, les jours, les semaines, les mois suivants allaient révéler que la réaction de l'équipe se résumerait en deux mots : « Défi accepté ».

C'est parti dans tous les sens, instantanément, et il n'a pas fallu trois jours pour que la suite s'organise. Dans le courant de la première semaine d'enseignement à distance, avant même que le véritable confinement soit imposé à la population le mercredi 17, chaque classe était déjà plongée dans son nouveau mode de fonctionnement. À tâtons dans un premier temps, les enseignants ont exploré les techniques qui semblaient correspondre le plus à leur style, à leurs compétences et à leurs objectifs pédagogiques. Et surtout, souvent, ils ont enfin eu le cran, le temps, la nécessité de lancer des projets ou de mettre en œuvre ces pratiques qui leur trottaient dans la tête depuis longtemps mais qui attendaient encore la petite impulsion supplémentaire, le léger coup de pied au derrière des circonstances inattendues qui ont tout d'un coup murmuré dans leur oreille : « *Allez vas-y, maintenant, ose !* ».

Alors nous avons osé. Des idées plus originales les unes que les autres ont jailli instantanément. Les plus télégéniques d'entre nous ont transformé leur bureau, leur salon, leur bibliothèque en studio de cinéma pour filmer leurs leçons et afficher progressivement des capsules explicatives sur YouTube. Une collègue de science est allée jusqu'à faire intervenir ses propres enfants (6, 8 et 10 ans) dans ses clips, en leur donnant cours et en les impliquant dans ses expériences, pour le plus grand bonheur de ses élèves (nous espérons toutefois qu'elle pensera à s'arrêter avant d'entamer le chapitre sur la dissection). Une prof de français a basé sa leçon d'orthographe sur le message de son épicier de quartier, affiché dans la vitrine pour préciser les nouvelles modalités d'accès à son magasin : un florilège de fautes d'orthographe que les élèves ont dû corriger. D'autres ont reçu la mission proposée par le musée Getty de Los Angeles : recomposer en vrai, avec les moyens du bord, un tableau de leur choix. De plus en plus, les leçons se sont basées sur des reportages, des extraits de films, des vidéos stimulantes et une infinie variété d'œuvres culturelles d'une grande richesse. Dans les moments où l'inspiration faiblissait chez les profs de latin, il était aussi toujours possible de se rabattre sur : Déclinez « *pulchra corona* » à tous les cas.



Plus les enseignants sont devenus créatifs dans leurs consignes et dans leurs modes de fonctionnement, plus les élèves ont embrayé. Nous n'étions donc pas les seuls à réagir à ces nouvelles conditions en mode « Défi accepté ». Certains se sont mis à répondre par « vlog » (vidéo-blog) ou en réalisant des clips (la palme d'or de la catégorie revient sans doute à ce dialogue de néerlandais « chez le docteur » avec un ours en peluche dans le rôle principal) ou un film d'animation méticuleusement réalisé, une photo à la fois, au moyen de personnages en Lego.

Au milieu de ce foisonnement d'initiatives originales, l'application Teams est sans doute devenue la pierre angulaire de toutes nos stratégies, la plaque tournante de notre nouveau mode d'organisation, même si elle comporte encore un peu trop de bémols pour faire l'unanimité. Lourdeur, lenteur,



fréquents crash généralisés du système quand d'autres programmes sont en cours simultanément sur les ordinateurs moins performants (en pleine vidéo-conférence, des élèves disparaissent au milieu d'une phrase pour ne réapparaître que quinze minutes plus tard, tout penauds, après avoir dû redémarrer leur appareil sans comprendre ce qui leur arrivait), irrégularité des notifications (il n'est pas rare de passer à côté d'informations cruciales). Mais l'un

dans l'autre, le système est fantastique et l'option « Devoirs » est applaudie par l'ensemble des enseignants, entre autres parce qu'il facilite une évaluation basée sur les commentaires et les conseils plus que sur la cotation pure et simple.

Tous les témoignages reconnaissent que ces moyens technologiques sensationnels qui sont aujourd'hui à notre disposition n'ont pas seulement rendu l'expérience possible, ils ont aussi enrichi les contacts et les rapports. La possibilité de rassembler nos classes pendant une heure, par écrans interposés, pour progresser dans les apprentissages mais aussi pour entretenir le sentiment d'appartenance et l'esprit de groupe de chaque classe, était une véritable bénédiction. La relation pédagogique a sensiblement évolué, au fil des semaines, grâce aux contacts plus individualisés que

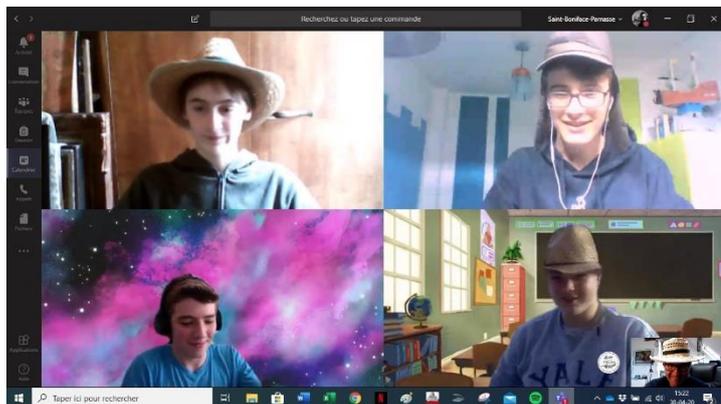


permettent les échanges de mails ou les entretiens privés par vidéo et messages sur Teams. Les dialogues sont plus personnalisés. Comme le soulève très justement l'une de nos collègues : « Echanger par message écrit permet à des communications élève-prof, qui parfois se font de manière assez impulsive en classe, de se faire avec plus de recul, plus de respect et plus d'écoute (...), de manière plus individuelle et donc plus personnelle, plus informelle mais en fait plus respectueuse et moins soumise aux codes de la relation prof-élève, qui peuvent parfois peser. »

Et d'ajouter : « Sur Teams, on se remercie ! Je remercie les élèves de leur travail, ils me remercient de mon retour, et ça on ne le faisait pas en classe ! » Une autre collègue constate que petit à petit, « le ton formel qu'elle prend d'ordinaire pour communiquer avec une classe s'est adouci et étayé de smileys ».

De même, dans le quotidien normal de notre vie d'enseignants, on n'imaginerait pas, par exemple, appeler simplement tous nos élèves, les uns après les autres, pour prendre de leurs nouvelles, leur demander comment ils vont, comment leur famille gère la situation, s'ils ont besoin d'aide, de soutien, de conseils, ou simplement pour dire bonjour. Certains enseignants s'adonnent à ces petites vérifications rassurantes de manière quotidienne : « Cela me permet de répondre à chacune de leurs questions sur la matière mais aussi de pouvoir m'entretenir sur différents sujets (leurs loisirs, leurs inquiétudes, ...). Je les connais finalement mieux (en tout cas différemment). »

Cette évolution positive et souriante de la relation pédagogique se manifeste, dans le vécu de chacun, par des anecdotes sympathiques, colorées, parfois loufoques ou touchantes, que nous nous sommes échangées au fur et à mesure. Relevons par exemple ce gentil petit élève de première qui écrit parfois à sa prof de math dans le seul but de lui demander si elle va bien : « C'est trop mignon, précise-t-elle, car il ne me pose aucune autre question. » Mentionnons aussi ce petit Charles Darwin en herbe qui tient sa prof de sciences au courant de son projet d'élevage de grenouilles. En deuxième, quelques élèves refusent systématiquement de se déconnecter de leur vidéo-conférence, à la fin des séances d'exercices sur Teams, et restent en ligne pour raconter des blagues, échanger des conseils culturels en cinéma, littérature et musique. Cette séance informelle a un jour tourné, sans qu'on puisse s'expliquer d'où c'est parti, en concours du chapeau le plus ridicule – curieusement, c'est une situation qu'on n'imaginerait pas dans un cours traditionnel. La photo a ensuite circulé dans le groupe Teams avec la légende : « Et dire que tout avait commencé par une corrections d'exercices... ».



À lire ces lignes, on pourrait croire que nous avons nagé dans le bonheur, ces dernières semaines, et que finalement, alors, pourquoi ne pas révolutionner l'enseignement et continuer comme ça ? Mais bien sûr, tout n'est pas rose dans l'histoire et il convient de nuancer les impressions que ces premiers paragraphes ont pu donner. Parce que, sans vouloir être négatif ou s'alourdir sur les aspects difficiles de l'expérience, de sérieux signes de saturation ont commencé à apparaître en mai, qui nous obligent

à nous pencher aussi sur les limites du système, sur les raisons qui font que progressivement, nous sommes nombreux à tomber comme des mouches et à perdre la faculté de nous concentrer (pendant que les élèves, bien sûr, suivent la même tendance).

L'omniprésence de l'écran est un des facteurs les plus évidents. Tout, depuis deux mois, passe par notre ordinateur. Le stade de l'indigestion informatique est officiellement atteint chez la plupart d'entre nous. La lenteur, les bugs, les crashes, les interminables démarches pour télécharger les travaux d'élèves lorsqu'ils nécessitent une sauvegarde (ramasser un travail ne demande que quinze secondes en classe, mais une bonne heure par ordinateur), la migraine de corriger des travaux directement à l'écran, l'incompatibilité des systèmes et des fichiers, les innombrables formats différents auxquels les élèves ont recours, la quantité incalculable de jeunes qui ne lisent pas les consignes et finissent par faire le contraire de ce qu'on attend d'eux alors qu'on rêvait d'une harmonisation plus pratique des démarches, les précisions qui ne demanderaient qu'un instant en classe mais qui finissent par prendre vingt minutes par écrit, l'avalanche d'e-mails d'élèves et de parents, la difficulté croissante de garder une barrière sanitaire entre la vie professionnelle et la vie privée alors que matinées, après-midi, soirées, nuits, jours de semaine et week-ends finissent par se fondre dans une bouillie intemporelle où on finirait par oublier qui on est et ce qu'on fait là.

Il faut rappeler aussi que la plupart des activités ont dû être recréées de A à Z pour s'adapter au contexte : nombreux sont les enseignants qui s'arrachent les cheveux et affirment avoir retrouvé le stress de leur première année de carrière, cette espèce de marathon didactique où on finit par penser pédagogie jour et nuit, où les cernes s'agrandissent sous les yeux et où on développe progressivement un air hagard, un teint blafard, un regard livide. La quantité de travail est monstrueuse et il s'agit, bien souvent, d'un mode de fonctionnement auquel nous n'avons jamais été formés, une approche qui nécessite des petits pas prudents, des prises de température angoissées, de l'audace, beaucoup d'imagination, de créativité, de recherche, de réflexion, de résolution de questions techniques auxquelles nous sommes confrontés pour la première fois. Beaucoup affirment aussi qu'une heure de cours sur Teams en vidéo-conférence requiert la même énergie qu'une demi-journée de cours en classe. Du point de vue des familles qui nous regardent dans leur salon, ça n'a l'air de rien. Mais dès que nous nous déconnectons, nous nous écroulons bien souvent dans un fauteuil, vannés.

Oui, la lassitude a souvent pris le dessus par moments, le découragement s'est fait sentir de manière de plus en plus prononcée chez les membres les plus impliqués de l'équipe. Étant donné que le phénomène s'observe souvent aussi chez les élèves qui n'en peuvent plus, les difficultés sont multipliées, l'enthousiasme s'atténue, l'épuisement s'installe.

Plus inquiétant encore, et pratiquement relevé par tous les professeurs au sein de chaque classe : le phénomène des élèves fantômes. En dépit de tous nos efforts, notre suivi, nos rappels à l'ordre, nos coups de fil, il y en a toujours l'un ou l'autre qui ont disparu des radars et auprès desquels nous n'avons pas pu être aussi efficace que nous l'aurions été en classe. Pour ceux-là, plus encore que tous les autres, un retour en présentiel est dramatiquement nécessaire. Comme l'exprimait avec angoisse un de nos collègues les plus inquiets : « Hormis la nécessaire, et toujours bienvenue, remise en question de mes pratiques, ce qui me fait peur et mal, c'est ce que j'ignore et ne vois pas (ou plus)... quid des décrochés, quid des aveugles numériques, qui des battus, quid des anxieux, quid des malades ? »

Nous retiendrons donc sans doute de cette fin d'année scolaire surréaliste des leçons d'une infinie richesse pour aborder la suite. La presse et l'opinion publique, au tout début, ont bondi à pieds joints dans la prévisible flaque du sensationnalisme en affirmant à longueur de reportages et d'interviews que rien ne sera jamais plus comme dans le passé, qu'il y aura toujours un avant et un après coronavirus, que la mutation est irréversible, que nous entrons dans un nouveau monde. Il est clairement nécessaire de garder la tête sur les épaules : nous aurons vécu quelque chose d'hallucinant mais il y a gros à penser que bien vite, un retour à la routine nous fera oublier l'alarmisme dans lequel nous avons baigné. Par contre, il faudra à tout prix s'accrocher aux leçons édifiantes que cette phase

étrange nous aura apprises. Nous avons ouvert des tas de portes, nous avons exploré des tas de couloirs, nous avons testé des tas d'approches nouvelles qu'il s'agira de ne pas simplement reléguer au placard. Nous avons osé un autre type d'enseignement parce que nous n'avons pas eu le choix, nous avons souvent débordé d'enthousiasme et de bonheur, nous avons parfois faibli et baissé les bras, mais nous avons fait de grands pas en avant. Depuis longtemps, nous savions que l'avenir du métier serait numérique : aujourd'hui, par la force des choses, nous avons franchi une étape importante dans son intégration au sein de nos pratiques. Mais au-delà de ces énormes progrès, nous avons aussi repris conscience de ce que nous considérons comme acquis et qui doit pourtant rester au centre de nos préoccupations : c'est la relation pédagogique. Tous nos jouets numériques, nos ordinateurs, nos écrans, nos smartphones, nos PowerPoint, nos connexions wi-fi, nos scanners, nos caméras et nos capsules vidéos ne remplaceront jamais le partage le plus humain et le plus basique qui soit, la clé de voûte de notre métier : une rencontre authentique avec nos jeunes.